Oh ! qu'ils sont beaux, Seigneur, les champs que ta rosée
Couvre chaque matin, que l'aurore irisée
Orne au lever du jour de ses plus purs rayons !
Leur sein toujours fécond laisse échapper sans cesse,
Et donne aux laboureurs fiers et pleins d'allégresse
Les produits les plus doux, les plus riches moissons !

Bien rarement, tes fils, de la tempête sombre,
Sur ces champs bien-aimés, voient-ils s'épaissir l'ombre,
Ou l'aperçoivent-ils menacer leurs travaux.
Mais ils voient en tout lieu croître les hautes herbes,
Partout des blés jaunes s'amonceler les gerbes,
Partout paissant en paix d'innombrables troupeaux.

Mais auprès de ces champs si beaux et si fertiles,
D'autres frappent les yeux, abandonnés, stériles,
Sans gloire, sans éclat, sans aucune beauté :
C'est l'inculte désert, la solitude immense,
La terre aride et morne où le soleil ne lance
Que les pâles rayons d'une faible clarté.

Pour remuer ce sol, pour féconder la terre,
Et lui faire produire une herbe salubre,
D'hommes hardis, Seigneur, il te faudrait les bras ;
Il faudrait qu'à la fois embrasés de ton zèle
Et recueillant le feu de ton amour fidèle,
Pour ces combats nouveaux, ils se fissent soldats.

Ton œil partout les cherche et ton cœur les désire
Ceux-là que ta sagesse à cette vie attire,
Que tu fais conquérants d'un empire nouveau.
Quand ta voix a touché leur âme forte et fière,
Ils partent, à ton nom vouant leur vie entière,
Joyeux, contents d'un sort aussi noble, aussi beau.

C'est cette voix, ami, par ton cœur entendue,
Qui te fait de la mer traverser l'étendue
Et voler plein de joie aux rivages lointains.
Tu l'entendis un jour, aux temps de la jeunesse,
Elle montra dès lors à ton cœur plein d'ivresse
Le sacrifice aimé de Jésus et des saints.

Tu voulus depuis lors vivre de sacrifices,
Et ce fut là pour toi les plus douces délices,
Le seul bonheur jamais par ton cœur convoité.
Que t'importait le monde et sa gloire éphémère ?
Car te donner, c'était, avec Dieu et ta mère,
Le seul vœu de ton cœur et ta félicité.